

L'ARCHIPEL DES SONGES

RARES SONT LES LIEUX OÙ LE RÉEL RENCONTRE L'IMAGINAIRE SANS DÉCHOIR. L'ARCHIPEL FRANÇAIS, AU-DELÀ DES MERS, EST L'UN DE CES TERRITOIRES AUX DIMENSIONS DU RÊVE.

— Texte *Virginie Luc* Photos *Patrick Swirc*



FR Légende. Les images s'adaptent à a taille des blocs, **cuptatu bolo bolo bolo**
 US caption. Uciistincim labor aperro conse in perepe sea tustiorro.



Au commencement était l'immense

continent de Gondwana, qui unissait en une même terre l'Australie, les îles du Pacifique, l'Antarctique, l'Inde, l'Afrique et l'Amérique du Sud. L'archipel calédonien a gardé l'empreinte de ses origines et le massif montagneux qui traverse la Grande Terre en son centre, du nord au sud, est là pour rappeler le plissement millénaire du fond de l'océan. Sanctuaire mythique, la nature souveraine invite ici à se souvenir de ce que l'on ne connaît pas.

Le chant du monde

Les lisses de brume brouillent la géométrie terrestre. Les étoiles elles-mêmes semblent disposées à l'envers. Tous les oiseaux se sont réunis à cette heure de la nuit et la forêt, loin

d'être silencieuse, délivre un chant insoupçonné. Des notes, jamais entendues, frappent l'air. C'est le chant du cagou – l'oiseau emblématique de la Grande Terre, celui qui ne vole pas, qui n'a jamais su voler car il n'a jamais eu à fuir. Il existe depuis les temps anciens, avant la venue des colons et des évangélistes, avant les missionnaires et le bain institué par Bonaparte, quand l'archipel de la «Nouvelle-Écosse» – ainsi baptisé par le navigateur et découvreur anglais James Cook au XVIII^e siècle – était un lieu vierge de tout prédateur.

Bientôt, les voix des notous, sternes, fous masqués, perruches, faucons pèlerins s'immiscent dans la rumeur des feuillages. Le chant emplît l'espace, ne laisse rien au-dehors. On dirait un grondement de joie sauvage, un râle de jouissance de la terre tout entière. Brusquement, devant l'ouverture imminente du ciel, la forêt primaire retient sa respiration jusqu'à n'en plus pouvoir. L'air est tendu. Enfin le soleil monte encore d'un degré et tranche l'aube. La lumière rasante soulève et abolit le paysage de la nuit. Aussitôt, et de toutes parts, les ailes se déploient et les couleurs ressuscitent.

La forêt calédonienne déploie, jusqu'au Mont Panié, des canopées de fougères arborescentes, de santal et de niaouli, de pins colonnaires et kaoris. Elle déroule des tapis de mousses, lichens et orchidées sauvages... Sur l'adret de la

montagne, exposé aux alizés humides et chauds, les cerisiers sont en fruits – des cerises bleues – et les flamboyants en fleurs – rouge sang. Il n'est jusqu'à l'amborella, «la mère des fleurs», espèce ayant traversé des millions d'années, qui ne s'offre aux éclats du jour.

Le clan de la forêt

Nous sommes à Bas-Coulna, district de Hienghène, dans le nord-est de la Grande Terre. La région est majoritairement peuplée par les Kanak, descendants des premiers Austronésiens et Lapita venus d'Asie, un siècle avant notre ère... Chaque tribu a son territoire, son dialecte et son chef. Toutes partagent, depuis la nuit des temps, le même «chemin coutumier».

AU DÉTOUR DE VIRAGES,
 ELLE S'OFFRE, FURTIVE,
 PUIS IMMENSE, CERTAINE
 DE SON POUVOIR :
 LA MER, INFINIE PALETTE
 DE BLEUS.

Athanase, le chef du clan de Bas-Coulna, et son épouse, Ida, nous reçoivent dans la case située à côté de leur habitation en pisé. C'est la *duu-gna*, soit la «vraie maison», le lieu de la parole, des ancêtres et de la coutume. On prend place sur la natte de palmes tressées, autour du *kili*, aiguille de bois de fer qui soutient l'ensemble de l'architecture circulaire. Athanase parle en français, «la langue commune». On s'échange des mots de bienvenue et le *manou*, un tissu imprimé. Dans ce geste princeps, le chef nous autorise à traverser les zones tribales et nous assure la protection des esprits ainsi que la bienveillance des lutins de la forêt... Le temps suspend son cours, invitant aux palabres, qui tissent le lien, et au silence, qui renoue le dialogue des vivants et des morts. On dit que sous l'effet du vent, les ramilles du bois de fer font entendre la voix des ancêtres.

L'été austral, en ce début d'hiver occidental, est le moment propice pour semer l'igname et le taro, sacrés dans la mythologie kanak. «Ces tubercules ne constituent pas seulement la base de notre nourriture, ils ont une charge symbolique. Le peuple kanak les vénère, explique Athanase. L'igname est associée à l'homme, à la puissance et à la virilité, quand le taro, lui, est lié au féminin. Semer l'igname ou le taro, c'est reprendre le geste du premier homme-né, ↗

AVEC PATIENCE, LES FEMMES ENSEVELISSENT LES SEMENCES. LE DÉCOMPTE DU TEMPS A PERDU SON SENS ET SA NÉCESSITÉ, SEUL LE CYCLE DE L'IGNAME RYTHME LA VIE ICI.

➤ Téa Kanaké. C'est signifier en acte son appartenance au clan, à la lignée, aux ancêtres et son attachement à la terre nourricière.»

Ida et les femmes du village, serpes à la main, sont déjà à l'œuvre. Dans les potagers à flanc de montagne, elles retournent la terre avant de l'émotter en petits grains sombres qu'elles laissent couler entre leurs doigts. Avec toute la patience du monde, elles ensevelissent les semences de l'igname, du taro et de l'ambrevade. Le décompte du temps a perdu son sens ou sa nécessité. «Seul le cycle de l'igname rythme le temps kanak, explique Athanase. On plante les semences avec l'été et la récolte a lieu au mois de février, quand les baleines viennent s'accoupler dans les mers chaudes du Grand Sud. Plus qu'un symbole, l'igname est l'homme même, à qui l'on offre tous les soins pour recevoir ceux de la Nature.» «Être Kanak, c'est vivre en harmonie avec la nature», résume Athanase qui, mieux que nul autre, «vit la forêt». Il sait repérer les animaux aux brisées laissées sur leur passage, il connaît le mouvement que font les petites fleurs en s'ouvrant le matin et peut prévoir la pluie dans les frissons d'ombelle...

Le clan de la mer

Au détour des virages, elle s'offre, furtive d'abord, puis patiente, immense, certaine de son pouvoir : la mer, omnisciente, décline la palette des bleus à l'infini, confondant terre et ciel dans un même carré d'absence.

L'île des Pins, au sud. À l'est, les Loyauté – Ouvéa, Lifou, Maré, Tiga – et une pléiade d'îlots, parfois inhabités, parfois aux contours incertains. «Les îles», refuge hier des Kanak repoussés par les colons, sont le haut lieu du clan de la mer.

De nuit comme de jour, à la senne, à la sagaie ou à l'épervier, on pêche les poissons dans les lagons ou le grand large – tazar, poisson perroquet... –, les crabes et crevettes dans la mangrove pour nourrir la famille élargie ou approvisionner les étals des marchés. Ici encore, comme hier dans la forêt, le geste initial qui dit la confiance et le respect mutuel, préside à toute action.

Le chemin

Son corps est plein de murmure, de mots chuchotés qui s'entendent comme le son éloigné de la conque qui signe le ralliement des élèves dans l'école primaire voisine. Notre présence le rend à l'instant. Offrandes de palabre et *manou*. Marcel, 58 ans, transmet la parole du grand chef de la tribu du Wéh, au nord de Lifou, et «ouvre le chemin». Le chemin ? «C'est à la fois la route que vous allez emprunter. C'est aussi le chemin intérieur que vous risquez de découvrir... N'oubliez pas que les îles Loyauté ont été ainsi baptisées pour rendre hommage au caractère loyal de ses habitants, à leur fidélité envers la Parole.» Un instant, nos mains unies, nous avons gardé le silence et c'était le bruit qui allait le mieux avec le bleu du matin.

L'ailleurs

Dans la lenteur d'un geste de la main, dans l'indolence de la marche, dans le temps immuable des palabres ou l'excès du chant des oiseaux, on reprend le chemin inconnu. Vers quel lieu ? Quelle heure du temps ? Quelle langue ? Tous les signes sont abolis, toutes les langues fondues en un langage des sens, intime, secret.

Une trame blanche, duveteuse et moirée, s'étire dans le ciel. Le blanc trouble un peu le bleu, l'affine, le rend plus désirable, plus incertain. L'île du bout du monde est une rêverie insidieuse. La beauté s'imisce en nous sans qu'on en décide. Elle appelle à l'oubli pour se souvenir d'une autre mémoire, archaïque. Elle nous rend à ce que nous avons perdu ou à ce qui n'a jamais existé. |

Ximaxim atio erum atet essite eaquia quis explam fugiam eumquasi.
Sed miliae dolorum sinihilit endios diam qui quiant esenim aut eicabor esec.



